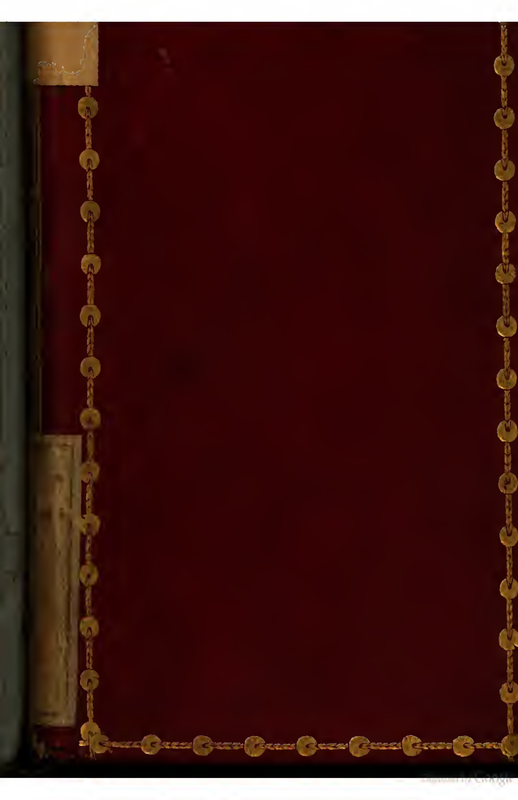






COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS.

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.





A PARIS,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, en ſurv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXII.

CARACTERES
DE THÉOPHRASTE,
ET
PENSÉES MORALES
DE MÉNANDRE.

TRADUITS PAR M. LEVESQUE.

VIE
DE THÉOPHRASTE.

Si les talents qui tiennent à l'eſprit peuvent être étouffés par le malheur & recevoir de grands ſecours des avantages de la fortune ; il eſt auſſi bien difficile, dans le ſein des richeſses, de préférer des veilles laborieuſes au doux repos de la volupté. C'eſt pourquoi l'on a remarqué dans tous les temps que l'homme qui doit un jour s'élever au-deſsus des autres par les productions de ſon génie, naît le plus ordinairement dans cet état d'infor-

tune ou de médiocrité qui impoſe la néceſſité du travail.

Il eſt vrai que, dans cette ſituation penible, l'homme rampant & lâche n'eſt arraché à l'inaction que par les beſoins phyſiques qui le preſſent : mais ſi, noble & fier, il fut jetté par le sort dans les derniers rangs de la ſociété, il s'indigne du mépris de la tourbe brillante qu'enorgueillit le haſard de la naiſsance ou les faveurs de la fortune, s'éleve, par l'eſsor du génie, au-deſsus de tous les rangs, & ſe venge, par l'admiration qu'il inſpire, d'une injuſte abjection.

C'eſt ainſi que Théophraſte oſa

lutter contre les rigueurs du sort. Il prit naiſſance dans une claſſe commune : Mélanthe, ſon pere, étoit ſimple foulon : Ereſſe, dans l'isle de Lesbos, fut ſa patrie.

Les voiſins de cet enfant que la Grece devoit un jour admirer, le croyoient condamné pour toujours à ſuivre l'obſcure induſtrie de ſon pere. Mais, par bonheur, un certain Alcippe ou Leucippe (1) donnoit dans Ereſſe des leçons de philoſo-

(1) Leucippe d'Abdere fut l'auteur des principes développés depuis par Démocrite, ſon diſciple, & par Epicure. Mais le Leucippe dont il s'agit ici étoit de cette même ville d'Ereſſe où il tenoit école.

phie, & reçut le jeune Théophraſte au nombre de ſes diſciples.

Il ne pouvoit être long temps retenu dans cette école peu floriſsante; lorſque la Grece entiere retentiſsoit de la gloire de Platon. On accouroit de toutes parts aux leçons de cet éloquent philoſophe; ſon ardente imagination échauffoit tous les eſprits; les fiers tyrans de la Sicile, trop corrompus pour goûter ſes principes, vouloient du moins le compter au nombre de leurs courtiſans, & le jeune Théophraſte ſe crut digne de l'entendre.

Il s'embarqua, vint à Athenes, fut reçu dans l'académie, & ſuivit

long-temps le brillant diſciple de Socrate. Mais il le quitta pour Ariſtote, lorſque ce génie ambitieux, las de n'être célebre que par les principes de ſon maître, entreprit d'élever école contre école, & doctrine contre doctrine.

Notre jeune philoſophe avoit juſques-là porté le nom de Tyrtame; mais ce nom peu ſonore bleſſoit l'oreille délicate de ſon nouveau maître : Ariſtote lui donna celui de Théophraſte (1), par lequel il rendoit une ſorte d'hommage à la divine éloquence de ſon diſciple.

(1) THÉOPHRASTE, qui a un langage divin, une divine éloquence.

Cependant la religion des Grecs, apportée par les colonies égyptiennes & phéniciennes qui les avoient policés, altérée à la fois & embellie par les inventions ingénieuses de leurs propres poètes, & embarrassée des stupides erreurs du vulgaire, étoit hérissée de tous les genres de superstitions. Mais ces superstitions, ridicules aux yeux des sages, étoient cheres aux prêtres & aux victimaires, qu'elles enrichissoient, & au peuple, qui aime mieux être séduit qu'éclairé. On soupçonnoit Aristote de ne pas croire à l'efficacité des sacrifices; les dévots, & sur-tout les hypocrites, se prépa-

roient à intenter contre lui une accusation d'impiété : il chercha, contre ses ennemis, une retraite à Chalcis, dans l'isle d'Eubée, voulant, disoit-il, épargner aux Athéniens un nouveau crime contre la philosophie.

Aucun de ses disciples ne montroit les mêmes talents que Théophraste ; ce fut lui qu'en partant il mit à la tête de son école, 322 ans avant notre ère.

Le péripatétisme ne pouvoit dégénérer sous un tel maître. Théophraste réunit plus de deux mille disciples. Il ne dédaigna pas de faire partager ses leçons à Pompyle, l'un

de ses esclaves, persuadé que les fruits de la sagesse doivent être prodigués à tous ceux qui sont capables de les goûter.

C'est aussi de son école que sortit Ménandre, l'auteur le plus célebre de la nouvelle comédie. Il porta sur le théâtre la pureté de style, l'honnêteté de mœurs, & la philosophie, qu'il avoit puisées dans les leçons de son maître. Le temps nous a envié la lecture de ses ouvrages; mais quelques unes des sages maximes dont ils étoient nourris sont parvenues jusqu'à nous. Les beaux jours, que ceux où l'homme oisif, qui n'alloit au théâtre que pour char-

mer ſon ennui, en rapportoit les maximes les plus utiles de la ſageſse!

Si nous ne connoiſſions de Théophraſte que des écrits, nous héſiterions encore à lui donner une place entre les vrais philoſophes. Des ſpéculations juſtes, profondes, ingénieuſes, ſupérieures aux conceptions du vulgaire, conſtituent le talent & non la philoſophie. Elle conſiſte dans la pratique de la vertu, mais de la vertu éclairée par la raiſon. Théophraſte le ſavoit: il ne ſe diſtingua pas moins par la douceur de ſes mœurs & par ſon caractere humain & bienfaiſant, que par ſes lumieres & ſon éloquence.

L'amour de ſes concitoyens fut la récompenſe de ſes vertus : l'admiration des étrangers & l'eſtime des rois furent l'hommage qu'obtinrent ſes talents. Il ſe vit honoré de Caſsandre, fils d'Antipater & roi de Macédoine; Ptolémée, roi d'Egypte, tenta de l'attirer auprès de lui. Le sage, s'il eſt homme privé, ne conſume point ſa vie à la suite des cours; mais il eſt ſenſible à l'eſtime des princes, parce-qu'elle prouve en eux des qualités qui peuvent être utiles aux nations.

Les amis de la ſageſse peuvent reconnoître, par l'exemple de Théophraſte, combien eſt grande leur imprudence quand ils dédaignent

l'estime du peuple, qu'ils affectent trop souvent de mépriser. Un certain Agnonide ne craignit pas d'accuser notre sage d'impiété : il se promettoit de le perdre ; mais il ne fit qu'attirer sur lui-même l'indignation des citoyens, & eut beaucoup de peine à éviter sa propre condamnation.

Tant d'amour ne put cependant assurer le repos à Théophraste. Sophocle, fils d'Amphiclide, porta une loi (1) qui défendoit, sous peine de la vie, à aucun philosophe de tenir école, sans y être autorisé par un décret du sénat & du peuple. Il jouis-

(1) 306 ans avant l'ere vulgaire.

soit apparemment d'un aſsez grand crédit pour rendre cette clauſe inutile, & le décret ne pouvoit s'obtenir. Tous les philoſophes ſortirent d'Athenes; mais leur exil ne fut pas de longue durée. Sophocle fut accusé l'année ſuivante à ſon tour, & condamné à une forte amende. Les philoſophes furent rappellés, & Théophraſte eut la permiſſion de rouvrir ſon école.

Bien des gens, parceque leur eſprit eſt étroit, croient que l'intelligence d'un ſeul homme ne peut embraſser qu'un ſeul objet. Ce n'eſt pas ainſi que penſoit l'aimable & ſage ſucceſseur d'Ariſtote. Il trouva

dans ſon application aſſidue, dans la vaſte étendue de ſon génie, dans la netteté de ſes idées, dans la vivacité de ſa conception, enfin dans la longue durée de ſa vie, le moyen de ſuivre avec ſuccès tous les genres d'étude. Il laiſsa un grand nombre d'ouvrages ſur des matieres de logique, de phyſique, de métaphyſique, de morale, de géométrie, de phyſiologie, de politique, d'hiſtoire naturelle, de médecine, de littérature, de poétique, de rhétorique, de muſique, de grammaire, & ne dédaigna pas même d'écrire deux livres ſur l'amour.

Diogene Laërce nous a conſervé

les titres de ses ouvrages, qui formoient plus de 400 volumes.

« On dit qu'il accusoit, en mou« rant, la nature d'avoir prodigué « aux cerfs. & aux corneilles une « longue vie qui leur est inutile, & « de n'avoir accordé aux hommes « qu'un si petit nombre d'années ; « eux qui, si leurs jours eussent été « prolongés, pourroient pénétrer « toutes les sciences & conduire les « arts à leur perfection (1). »

(1) Theophrastus autem moriens accusasse naturam dicitur, quod cervis & cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil interesset ; hominibus, quorum maximè nterfuisset, tam exiguam vitam dedisset : quorum si ætas potuisset esse longinquior,

Mais cette pensée peche par la justesse, & n'est pas digne de l'éleve d'Aristote. Il devoit avoir appris de son maître ce que les observations des modernes ont confirmé, que, de tous les animaux, excepté l'éléphant, c'est l'homme qui jouit de la plus longue vie (1).

Les Grecs confirmerent le jugement d'Aristote, & regarderent l'éloquence de Théophraste comme divine. Cicéron l'appelle le plus élé-

futurum fuisse ut, omnibus perfectis artibus, omni doctrinâ hominum vita erudiretur. Cic. Tusc. Quæst. III. 28.

(1) Homo plus temporis vivit, quàm quodvis animal, excepto uno elephante: quod quidem, experientiâ ad huc fide

gant & le plus ſavant des philoſophes (1).

Séneque, qui lui étoit un peu moins favorable, & qui ne vouloit pas admettre la divinité de ſon éloquence, lui accordoit au moins une élocution douce, claire, & qui ne ſentoit pas le travail (2).

Un trait de ſa vie nous fait connoître la délicateſſe de l'oreille athénienne. Il étoit venu jeune à Athe-

---

dignâ, ſit cognitum. ARIST. de gener. anim. V. 10. Il ne faut entendre cela que des animaux qui reſpirent l'air; car on ſait que pluſieurs eſpeces de poiſſons vivent bien plus long-temps que l'homme & peut-être même que l'éléphant.

(1) Elegantiſſimus omnium philoſopho-

nes, il n'avoit presque pas quitté cette ville, & l'élégance de sa diction lui avoit mérité tous les suffrages; cependant il n'avoit pu saisir toute la finesse de la prononciation attique. Il marchandoit un jour quelque chose à une bonne femme: « Etranger, lui dit-elle, je ne puis « le donner à moins ». Elle reconnoissoit à son accent qu'il n'étoit pas d'Athenes, & cette observa-

rum & eruditissimus. Cic. Tusc. Quæst. V. 9.

(2) In hâc sententiâ licet ponas Aristotelem, & discipulum ejus Theophrastum, non, ut Græcis visum est, divini, tamen & dulcis eloquii virum & nitidi, sine labore. Sen. Nat. Quæst. VI. 13.

tion fit quelque peine au philoſophe (1).

Suivant Diogene Laërce, il eſt mort à quatre-vingt-cinq ans : mais tous les manuſcrits de ſes Caracteres portent qu'il les a écrits à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. On conjecture, d'un paſsage de S. Jérôme, qu'il eſt mort à cent ſept ans. Il eſt vrai que S. Jérôme ſemble parler d'un Thémiſtocle : mais comme il lui fait dire en mourant à-peu-près les mêmes paroles que Cicéron attribue

(1) Ut ego jam non mirer illud Theophraſto accidiſse quod dicitur, cùm percunctaretur ex anicula quadam, quanti aliquid venderet, & reſpondiſset illa, at-

à Théophraſte, on croit qu'il eſt en effet queſtion de notre philoſophe, & que ſon nom a été corrompu par l'ignorance des copiſtes. Ce qui peut inſpirer quelque défiance, c'eſt que pluſieurs écrivains ont conſervé les noms des philoſophes dont la durée de la vie a été extraordinaire, & qu'ils ont gardé le ſilence ſur Théophraſte. Jouiſſons du peu qui nous reſte de ſes écrits : qu'importe à préſent l'âge qu'il avoit quand il les a composés, & le temps de ſa mort ?

---

que addidiſset : hoſpes, non pote minoris, tuliſse eum moleſtè ſe non effugere hoſpitis ſpeciem, cùm ætatem ageret Athenis, optimèque loqueretur. CIC. in Brut. 46.

On pourra nous reprocher d'avoir traduit de nouveau un ouvrage que la Bruyere a déjà publié dans notre langue. Nous croyons que notre traduction eſt plus fidele & plus préciſe : mais nous aurons toujours tort, ſi la ſienne eſt plus agréable.

On condamnera peut-être Théophraſte lui-même : on ne lui pardonnera pas d'avoir peint les hommes qu'il voyoit, & non ceux que nous connoiſsons; les mœurs de ſon ſiecle, & non celles du nôtre. Il eſt vrai cependant qu'il a repréſenté l'homme tel qu'il eſt, tel que nous le voyons encore : il n'y a que les habits de changés.

Nous eſpérons que quelques lecteurs ſe plairont à voir leurs ſemblables revêtus de ce vieux coſtume, comme nous aimons à voir les portraits de Van-Dyck, comme nous reconnoiſsons qu'ils ont dû reſsembler, quoique les ajuſtements de ſes figures ſoient fort différents de nos modes.



APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le manuſcrit intitulé, LES CARACTERES MORAUX DE THÉOPHRASTE, traduits du grec par M. LEVESQUE; & je crois que cet ancien Moraliſte a trouvé, ſur-tout pour l'exactitude, un Traducteur digne de lui.

A Paris, ce 14 Février 1782.

GUYOT.



CARACTERES
DE
THÉOPHRASTE.

J'ai déjà ſouvent fixé mon attention ſur le ſujet que j'entreprends aujourd'hui de traiter : je me suis toujours étonné, & je ne ceſserai jamais d'être ſurpris que les Grecs, qui tous reſpirent un même air & reçoivent la même éducation, n'aient pas tous auſſi les mêmes mœurs (1).

(1) D'où vient l'étonnement de Théophraſte ? Ne doit-il pas ſe trouver dans

Depuis long-temps, mon cher Polyclès, j'obſerve la nature humaine. J'ai vécu quatre-vingt-dix-neuf ans, j'ai bien fréquenté des hommes, & j'en ai vu de toutes les humeurs. Après avoir comparé avec tout le soin dont je suis capable les bons & les méchants, j'ai cru pouvoir décrire la conduite des uns & des autres, & je vais vous préſenter une eſquiſse générale de leurs caractères & de leur maniere de ſe comporter habituellement dans le monde.

---

l'organiſation intérieure de l'homme les mêmes différences que nous remarquons dans ſa conformation extérieure ? De cette variété réſulte celle des paſſions, des mœurs, des caracteres, de la façon de penſer & de ſentir, &c.

J'ose espérer que de semblables mémoires, transmis à nos enfants, ne leur seront pas inutiles, & pourront contribuer à les rendre meilleurs. La jeunesse, éclairée par les exemples différents que je lui vais offrir, saura ne rechercher, ne fréquenter que les hommes les plus honnêtes, & apprendre d'eux à ne leur pas céder en vertus (1).

Mais j'entre en matiere; suivez-moi, & daignez m'avertir si je me trompe. Je ne veux pas vous ennuyer d'une longue préface; j'omets tous

(1) On voit qu'il entroit dans le plan de Théophraste de traiter les caracteres des vices & des vertus. Ou il n'a pas eu le temps de remplir son projet, ou nous avons perdu la partie de son ouvrage qu'il avoit consacrée à la peinture des caracteres ver-

les préliminaires que je pourrois établir ſur le ſujet que je traite. Je vais d'abord vous parler de la fauſseté, la définir: je vous peindrai l'homme faux, je ferai connoître les vices auxquels ils eſt entraîné, & j'eſsaierai enſuite, comme je vous l'ai promis, de crayonner légèrement le tableau des autres paſſions.

I. DE LA FAUSSETÉ. (1)

SI l'on ſe contente de faire une ſimple définition de la fauſseté, on

---

tueux. Il ne nous reſte que les caractères vicieux ou ridicules; encore n'ont-ils pas tous été conſervés.

(1) Il me ſemble que le mot fauſseté rend mieux le ſens de l'auteur, que celui de diſſimulation, employé par la Bruyere. Il y a dans le texte, *ironie*; & il faut ob-

peut dire qu'elle consiste à mettre de la feinte dans ses actions & dans ses discours pour une mauvaise fin.

L'homme faux borde son ennemi, lui parle, & semble avoir perdu tout ressentiment. Il loue en leur présence ceux dont il prépare la perte ; &, quand il a consommé leur ruine, il affecte de les plaindre. A l'en croire, il pardonne volontiers à ceux qui disent du mal de lui. Vous ne l'entendez parler qu'avec indifférence des mauvais propos

server que les Grecs distinguoient deux sortes d'ironie. L'une consistoit à feindre de louer ce qu'on blâmoit en effet, mais sans chercher à tromper personne, & pour rendre, par cette amere plaisanterie, le vice encore plus odieux : c'étoit l'ironie de Socrate. L'autre consistoit à mettre de la

qu'on tient ſur ſon compte : il cherche à calmer, par une perfide douceur, les perſonnes qui ſe plaignent du tort qu'il leur a fait.

Avez-vous une affaire preſſée à lui communiquer ? il vous priera de revenir ; il ſuppoſera qu'il n'eſt arrivé que le ſoir de la campagne, & qu'il eſt accablé de fatigue (1). Jamais il ne conviendra qu'il fait une choſe : il dira tout au plus qu'il ſe

---

feinte dans ſes actions ou dans ſes diſcours, avec l'intention de tromper : & c'eſt celle dont parle Théophraſte. N'eſt-ce pas là ce que nous appellons de la fauſſeté ?

(1) Je crois qu'il y a ici ûne tranſpoſition dans le texte. Le ſens eſt que l'homme faux vous dit de revenir, & vous donne pour raiſon, qu'il ne fait que de rentrer, & qu'il eſt accablé de fatigue. Mais ces

consulte, qu'il n'a pas pris son parti.

Veut-on lui emprunter de l'argent, ou le faire contribuer à secourir un malheureux ? son commerce ne lui rapporte rien : mais, quand il ne vend rien en effet, il se vante d'avoir un commerce florissant.

Il vous soutiendra qu'il n'a pas vu ce qu'il a vu ; qu'il n'a pas entendu ce qu'il a fort bien entendu. Ce dont il est convenu, il l'a ou-

---

deux phrases, liées par le sens, sont séparées, dans le grec, par celle où il est dit que l'homme faux ne convient jamais de ce qu'il fait. La Bruyere, qui ne s'est pas apperçu de cela, a paraphrasé son auteur pour lui donner un sens raisonnable, qu'il auroit trouvé tout naturellement en remettant chaque membre de phrase à sa place.

blié. A ce que vous lui dites, il répond qu'il examinera, qu'il ne sait pas, qu'il eſt étonné.

Quelquefois il avouera qu'il fut un temps où il penſoit comme vous. Il a l'adreſse de n'employer que les formules ſuivantes : « Je ne crois « pas... Je ne ſaurois concevoir... « Je suis ſurpris ». Il vous dira qu'il a été tout autre dans un autre temps. Il pourra bien vous dire auſſi : « Mais « ce n'eſt point du tout cela qu'on « m'a raconté... La choſe me pa« roît incroyable... Perſuadez cela « à d'autres... Je ne sais ſi je dois « vous croire, & le ſoupçonner de « mauvaiſe foi. »

Gardez-vous bien de donner légèrement votre confiance à ſes diſcours entortillés & captieux : il n'y

a pas de plus déteſtable manege. Fuyez, comme le plus dangereux ſerpent, ces gens dont les mœurs n'ont rien de ſimple, & dont toute la conduite eſt inſidieuſe.

II. DE LA FLATTERIE.

ON peut regarder la flatterie comme un langage honteux, qui s'accorde avec les intérêts du flatteur.

Le flatteur ſe promene-t-il avec quelqu'un? « Voyez, lui dit-il, com« me tous les yeux ſont fixés ſur « vous. Il n'y a que vous dans la « ville qui attiriez ainſi l'attention « de tout le monde. Comme on par« loit de vous hier au portique (1)!

(1) Le portique, en grec *ſtoa*, eſt de-

« plus de trente perſonnes y étoient
« raſsemblées : on s'aviſa de deman-
« der quel étoit le meilleur des ci-
« toyens ; votre nom fut d'abord
« prononcé, & réunit toutes les
« voix. »

Le flatteur ne tient que de ſemblables diſcours. Apperçoit-il ſur l'habit de ſon homme un peu de duvet ? il s'empreſse à le ſecouer ; ou, parmi ſes cheveux, quelques brins de paille apportés par le vent ? il les ôte avec soin. « Comme votre
« barbe eſt blanchie, lui dit-il en
« riant, depuis deux jours que je ne
« vous ai vu ! Cependant vous avez

---

venu célebre depuis que Zénon l'eut choiſi pour y donner ſes leçons. C'eſt de là que ſes diſciples ont reçu le nom de Stoïciens.

« pour votre âge autant de che-
« veux noirs qu'il ſoit poſſible d'en
« avoir (1). »

Dès que celui qu'il flatte ouvre la bouche, il impoſe ſilence à tout le monde, le loue en face, applaudit du geſte. A merveille ! s'écrie-t-il quand l'idole a ceſsé de parler. Le protecteur fait-il à quelque pauvre diable une froide plaiſanterie ? mon homme tombe ſur le malheureux, & ſe couvre la bouche du coin de ſon manteau, comme s'il ne pouvoit s'empêcher de rire aux éclats.

Il eſcorte dans les rues celui dont il veut capter la bienveillance, ar-

(1) Ce paſsage a tourmenté les interpretes. Caſaubon entend que le flatteur, après avoir bien enlevé toute la paille que

rête les paſsants, & lui fait faire place. Il a toujours des bonbons ſur lui pour les enfants du patron, & sait bien le rendre témoin de ces petites généroſités. Il careſse cette marmaille; il s'écrie : « Digne poſ« térité du plus reſpectable pere! »

L'accompagne-t-il chez le cordonnier? il lui ſoutiendra qu'il a le pied bien mieux fait que tous les ſouliers qu'on lui préſente. Il ne manque pas non plus de l'eſcorter

---

ſon protecteur avoit dans la barbe & dans les cheveux, & qu'il a feint d'abord de prendre pour des cheveux blancs, lui fait compliment ſur ce qu'il a encore bien des cheveux noirs pour ſon âge. La Bruyere prétend que la plaiſanterie s'adreſse à un jeune homme qu'elle ne peut offenſer; & Coſte, commentateur de la verſion de la Bruyere,

dans toutes ſes viſites : ou plutôt il le précede, lui ſert de coureur, va l'annoncer, revient, & lui perſuade qu'il eſt attendu avec impatience.

Eſt-ce aſsez de tant de baſseſse ? Non. Il saura même partager les fonctions des ſervantes, ira pour elles au marché, & ne ſe donnera pas le temps de reſpirer.

C'eſt lui qui, de tous les convives, eſt le premier à faire l'éloge

---

à un homme de moyen âge à qui elle peut ne pas déplaire. Duport a écrit plus de ſix grandes pages ſur cette phraſe, ſans l'éclaircir. Une plaiſanterie devient bien froide quand elle a beſoin d'être expliquée ; & celle dont il s'agit ici, de quelque maniere qu'on l'entende, eſt trop éloignée de nos mœurs pour nous paroître bonne.

du vin. Il ſe place à côté du maître de la maiſon. « Que votre table, lui « dit-il, eſt délicate » ! On ne sert aucun plat qu'il n'y goûte & ne s'écrie : « Ah ! le friand morceau ! — N'au- « riez-vous pas froid ? demande- « t-il au bon-homme. Ne voudriez- « vous pas être mieux couvert ? » Et lui-même ſe charge de lui paſser ſon manteau. Il lui parle en s'approchant de ſon oreille, chuchote, a toujours les yeux ſur lui, & ne regarde pas les autres, même quand il leur parle.

Au théâtre, il arrache les couſſins des mains du garçon ; il les étend, les arrange lui-même. Il loue l'architecture de la maiſon de ſon homme, admire les plantations de ſes jardins, & trouve reſsemblants

ſes portraits les plus flattés (1). En un mot, que fait, que dit le flatteur? ce qui doit plaire à ceux qui le voient & qui l'écoutent.

III. DU BAVARD. (2)

LE vice du bavard eſt de parler toujours & de ne penſer jamais.

---

(1) Il y a ſeulement dans le texte, *il trouve ſes portraits reſſemblants:* & peut-être ne faudroit-il rien ajouter; car un homme qui fait faire ſon portrait eſt bien aiſe d'entendre dire qu'il reſſemble & qu'il a choiſi un bon artiſte. Peut-être auſſi l'homme dont parle Théophraſte avoit-il les portraits des hommes célebres de ſon temps, & le flatteur les trouvoit reſſemblants, comme un flatteur de nos jours admire tous les tableaux du cabinet d'un amateur.

(2) Nous verrons bientôt le caractere

Apperçoit-il un inconnu ? il s'aſſied tout près de lui, parle de ſa femme, en fait un pompeux éloge, raconte enſuite ſon rêve de la nuit derniere, paſſe de là au récit de ſon ſouper de la veille, & ſe perd dans une énumération bien détaillée de tous les plats qui ont été ſervis.

Il pourſuit, fait la ſatire de ſon ſiecle, aſſure que les hommes valoient bien mieux autrefois, & que les denrées étoient à bien meilleur marché. Il raconte qu'il y a dans la ville une grande affluence d'étrangers, que la navigation eſt ouverte depuis les premieres fêtes de

---

du grand parleur. Le bavard eſt toujours un ſot : le grand parleur peut avoir de l'eſprit.

Bacchus (1), & que l'année sera bonne ſi Jupiter envoie beaucoup de pluie.

Ne croyez pas qu'il s'arrête. Il faut que vous sachiez encore qu'il va faire préparer ſon champ pour l'année prochaine, qu'au temps préſent on a bien de la peine à vivre, & que c'eſt Damippe qui, aux derniers myſteres, a fait brûler la plus belle torche (2). Il compte combien

(1) On n'oſoit autrefois ſe confier à la mer pendant l'hiver. La navigation s'ouvroit au printemps, vers la célébration des premieres fêtes de Bacchus.

(2) Les myſteres de Cérès ſe célébroient la nuit, & c'étoit à qui brûleroit les plus belles torches en mémoire de la déeſse, qui avoit cherché ſa fille à la lueur des flambeaux.

il y a de colonnes à l'Odée (1); puis vous ſaurez qu'il a eu la veille un vomiſsement, puis il vous demandera le quantieme du mois.

Le malheureux dont il s'eſt une fois emparé, n'eſpérez pas qu'il le lâche. Il lui apprendra ce que tout le monde sait : que les grands myſteres ſe célebrent au mois boëdromion (2), les apaturies au mois pyanepſion (3), & que les petites

(1) L'Odée étoit l'endroit où les muſiciens venoient exercer & faire connoître leurs talents. Il avoit été élevé par Périclès, & étoit orné d'une colonnade.

(2) Le mois boëdromion répondoit à une partie de notre mois d'août & de notre mois de ſeptembre.

(3) Le mois pyanepſion occupoit une partie de nos mois d'oct. & de nov. Les apaturies ſe célébroient en l'honneur de

fêtes de Bacchus ſe célebrent à la campagne dans le mois poſidéon (4).

Craignez-vous la fievre ? courez à toutes jambes, fuyez de ſemblables importuns : il eſt dur d'avoir affaire à des gens qui ne ſavent pas diſtinguer vos moments de loiſir de ceux où vous êtes le plus occupé.

IV. DE LA RUSTICITÉ.

L'OUBLI des convenances conſtitue la ruſticité.

Bacchus, & c'étoit pendant ces fêtes que les Athéniens faiſoient inſcrire leurs enfants nés dans l'année ſur le rôle des citoyens.

(4) Le mois poſidéon tomboit en novembre & décembre. Mais comme les mois des Athéniens étoient lunaires, & que tous enſemble ne faiſoient qu'une année de 354 jours, on intercaloit, quand il étoit néceſſaire, un second mois poſidéon, qui tomboit dans notre mois de décembre.

L'homme groſſier ſe préſente en compagnie après avoir pris une médecine dégoûtante. Il ſoutient que l'odeur forte du thym ne le cede pas aux parfums les plus exquis. Vous lui verrez toujours des ſouliers larges & mal faits, & vous serez étourdi de ſa voix tonnante.

Que ſes plus intimes amis ne ſe flattent pas d'obtenir ſa confiance : cette faveur eſt réſervée toute entiere à ſes valets ; c'eſt eux que, dans ſes affaires les plus importantes, il choiſit pour ſes plus chers confidents : c'eſt aux manœuvres de ſa campagne, qu'il s'empreſſe de raconter tout ce qu'il vient d'apprendre à l'aſſemblée du peuple.

Quand il s'aſſied, il leve ſi haut ſa robe, qu'il montre ce que la dé-

cence oblige à cacher. Dans les chemins rien ne l'étonne, rien n'eſt digne de ſon admiration : je dis rien de ce qui eſt beau; car s'il rencontre un bœuf, un âne, un bouc, c'eſt alors qu'il s'arrête, & il reſte en contemplation devant ces rares objets.

Eſt-il chez lui ? il ſe cache pour tirer un morceau de ſon garde-manger, le dévore à la hâte, boit tout d'un trait, & prend bien garde que ſa ſervante ne l'apperçoive : mais vous le voyez l'inſtant d'après moudre avec elle le blé pour ſes gens & pour lui-même.

Tout en dînant, il jette du foin à ſes vaches; &, ſi l'on frappe à la porte, c'eſt lui qui ſe charge d'ouvrir. Il appelle ſon chien, & le prenant par la gueule : « Voilà, dit-il,

« un bon domeſtique ; c'eſt le gar-
« dien de mes champs & de ma
« maiſon. »

Vous lui faites un paiement, il ne trouvera pas les pieces aſsez neuves, les refuſera, vous en demandera d'autres. S'il vous a prêté une charrue, un panier, une faux, un ſac, & qu'il s'en reſsouvienne au milieu de la nuit, il n'attendra pas qu'il ſoit jour pour aller vous les redemander.

Vient-il à la ville ? il demande à tous ceux qu'il rencontre combien ſe vend le cuir, ce que coûtent les viandes ſalées, & ſi les jeux ne ramenent pas aujourd'hui une nouvelle lune (1). Il ne manque pas

(1) Il veut demander ſi la nouvelle lune ne ramene pas les jeux.

auſſi de leur confier qu'il va ſe faire raſer.

Il chante à haute voix dans le bain; il y met des clous à ſes ſouliers; & comme, en s'en retournant, c'eſt ſon chemin de paſser devant le chaircuitier Archias, il lui achete de la viande ſalée, & l'emporte lui-même.

V. DE LA COMPLAISANCE VICIEUSE.

EN prenant en mauvaiſe part le mot de COMPLAISANCE, on lui fait ſignifier une habitude d'entrer dans les ſentiments des autres, & de ſe prêter à tout ce qui peut leur plaire, ſans être retenu par l'honnêteté.

Le complaiſant ſalue celui qu'il rencontre, du plus loin qu'il peut

l'appercevoir, lui donne les titres les plus flatteurs, lui témoigne des ſentiments d'admiration, lui serre les mains, & ſemble craindre de le lâcher. Il le conduit auſſi long-temps qu'il le peut, lui demande quand il aura le bonheur de le revoir, & ne le quitte qu'en l'accablant de louanges.

Appellé comme arbitre dans une affaire, il ne ſe contentera pas de plaire à celui qui l'a choiſi : il voudra ſatisfaire également les deux parties, & paroître leur ami commun.

Attentif à capter la bienveillance des étrangers, il leur dira qu'ils sont plus juſtes que ſes concitoyens.

Invité à un repas, il prie le maître de la maiſon de faire venir ſes enfants. Ils ne sont pas encore entrés

dans la salle, qu'il admire leur ressemblance avec leur pere. Il les fait approcher, les embrasse, les place à côté de lui, joue avec les uns (1), & laisse dormir les autres sur son sein, quelque incommodé qu'il puisse être de leur poids . . . . . (2)

(1) Il y a dans le grec, « Et se faisant « enfant avec eux, il leur dit : Voilà une « jolie petite outre ! voilà une jolie petite « hache » ! Il s'agit de jouets d'enfants, qui avoient la forme d'outres & de haches.

(2) La fin de ce caractere est perdue, aussi bien que le commencement du caractere suivant : les copistes ont confondu ensemble ce qui restoit de ces deux morceaux, & ont attribué le tout au complaisant, quoique les traits suivants ne paroissent pas se rapporter à ce caractere : ils me semblent convenir au fastueux, & je leur en ai donné le titre.

VI. LE FASTUEUX.

...... Il ſe fait ſouvent tailler les cheveux, eſt curieux d'avoir les dents bien blanches, quitte ſes habits encore tout frais, eſt toujours bien parfumé. On ne le voit ſur la place publique qu'auprès des comptoirs des banquiers (1); il n'entre que dans les gymnaſes où s'exerce la jeuneſse la plus diſtinguée, & prend place aux ſpectacles tout près des premiers magiſtrats.

Ce n'eſt pas pour lui qu'il achete; c'eſt pour ſes amis de Byzance qui l'ont chargé de leurs commiſſions (2). Il doit envoyer auſſi des

(1) C'étoit à cet endroit que ſe tenoient les citoyens les plus riches.

(2) Les importants aiment à faire croire

chiens de Lacédémone à Cyzique, & du miel d'Hymette à Rhodes : il a bien soin d'informer toute la ville de ſes correſpondances & de ſes emplettes.

Il ſe plaît à élever des animaux rares, des ſinges, des tityres (1), & des colombes de Sicile. Vous verrez chez lui des dés faits d'os de chevres, & de beaux flacons faits à Thurium. Ne croyez pas qu'il manque de riches tapis de Perſe à perſonnages, ni de ces cannes recourbées qu'on reçoit de Lacédémone.

Il a fait conſtruire chez lui un jeu de paume & une ſalle d'exercice. Il eſt toujours prêt à les offrir à tout

qu'ils entretiennent de grandes correſpondances avec les étrangers.

(1) Tityres, eſpece de ſinges à courte queue.

ce qu'il peut rencontrer de philoſophes, de ſophiſtes, d'eſcrimeurs, de muſiciens. Il les prie de ne pas chercher d'autre endroit pour s'exercer. Pendant qu'ils ſont briller leurs talents, lui-même ſe préſente & goûte le plaiſir d'entendre les ſpectateurs ſe dire les uns aux autres : « Voilà le maître de la maiſon (1). »

VII. DE L'EFFRONTERIE.

L'EFFRONTERIE conſiſte à braver la honte dans ſes actions & dans ſes diſcours.

(1) Cette derniere phraſe a tourmenté les commentateurs, parceque le texte ne formoit pas de ſens. La Bruyere n'a fait que paraphraſer la verſion conjecturale de Caſaubon. Mais Needham, au moyen d'une légere reſtitution du texte, a trouvé

L'effronté eſt toujours prêt à ſe lier par un ſerment; il sait ſupporter l'injure, & ne s'apperçoit pas même de l'opprobre qui le couvre. Tantôt brocanteur, tantôt bouffon obſcene, il n'a honte d'aucun métier.

Sans être plongé dans l'ivreſse, il ſe permettra les geſtes les plus impudiques, & paroîtra dans un ballet comique à viſage découvert (1). Donne-t-on au peuple le ſpectacle de quelques curioſités? c'eſt lui qui ſe chargera de recevoir l'argent à la porte. Il arrêtera inſolemment

le ſens que j'ai ſuivi, & qui m'a paru le plus raiſonnable.

(1) Comme on ſe permettoit dans ces ballets des poſtures indécentes, un reſte de pudeur obligeoit à n'y paroître que maſqué.

tous ceux qui voudront entrer, & ſe battra avec ceux qui auront des billets pour voir le ſpectacle gratis.

Vous ne le verrez refuſer aucun commerce honteux. Il ſe fera cabaretier, maître d'un lieu infâme, maltôtier. Aujourd'hui cuiſinier, il sera demain crieur public, & bientôt après chef d'un tripot. Mais ſe prêtant à tous les moyens de gagner, il refuſera de nourrir ſa mere.

Il n'eſt pas rare de le voir arrêter pour vol. La priſon eſt ſon logis le plus ordinaire. Pendant qu'on l'entraîne, il attire la populace autour de lui, appelle les paſsants d'une voix forte & enrouée, diſpute avec eux, & les accable d'injures. Les uns s'arrêtent, les autres pourſuivent leur chemin ſans l'écouter : ceux-ci

entendent le commencement de ſon diſcours, ceux-là une partie; d'autres ſe retirent ſans avoir entendu plus d'une ſyllabe. On diroit qu'il ſe plaît à rendre une nombreuſe affluence de peuple témoin de ſon infamie.

Il ne manque jamais de procès. On lui en fait, il en intente. Il ſe débarraſſe des uns par ſerment, il oſe ſoutenir les autres. Dans ſa poche eſt un porte-feuille rempli de pieces, & ſes mains sont chargées de paperaſſes.

C'eſt lui que les plus vils brocanteurs chargent de leurs affaires; il leur prête de l'argent à uſure, & leur prend, pour chaque drachme, trois demi-oboles d'intérêt par jour (1).

(1) Uſure criante, puiſque la drachme

Vous le trouverez par-tout où ſe raſsemble la plus vile populace ; dans les tavernes, au marché aux poiſsons, à celui de la chaircuiterie. C'eſt là qu'il trouve ſes débiteurs, & il met dans ſa bouche la baſse monnoie qu'il recueille de ſon infâme commerce (1).

De ſemblables ſcélérats ont toujours la bouche ouverte pour vomir des injures, & font retentir de leurs voix tonnantes les boutiques & les marchés.

VIII. DU BABIL.

VOULEZ-VOUS définir le babil ?

---

ne valoit que ſix oboles. L'uſurier retiroit en quatre jours ſon capital.

(1) Les anciens qui faiſoient de ces petits commerces où l'on ne reçoit que de la baſse monnoie, la mettoient dans leur

il confifte dans l'intempérance de la langue.

Quel eft le grand parleur? C'eft celui qui interrompt le premier venu, &c, quel que foit le fujet du difcours : « Ce n'eft pas cela, lui « dit-il, je sais la chofe parfaite- « ment. Vous n'avez qu'à m'écou- « ter, je vais vous l'apprendre. »

Vous voudriez lui répondre; mais il vous coupe la parole. « Prenez « bien garde, vous dira-t-il, d'ou- « blier aucune circonftance... Fort « bien. Voilà ce qui m'étoit échap- « pé. Voyez comme il eft utile de « parler!.. Écoutez un point que

bouche, & ne la serroient qu'après en avoir amafsé une certaine quantité. C'eft ainfi que nos ouvrieres ont l'habitude de mettre leurs épingles dans leur bouche.

« j'avois omis.... Vous avez ſaiſi « tout d'un coup le ſens de la cho- « ſe... Tenez, j'attendois ſi vous « vous accorderiez là-deſsus avec « moi ». Il ne manque jamais de ſemblables formules pour tourmenter les malheureux qu'il aſsaſſine; &, quand le traître les a achevés, il va ſe jetter tout au milieu du premier cercle qu'il apperçoit.

Le haſard veut que ce ſoit des gens occupés d'affaires importantes : n'importe; le bourreau les met en fuite. De là il court les écoles, les lieux d'exercices, s'empare des maîtres, & interrompt les études de la jeuneſse.

Prétextez - vous une affaire qui vous oblige de vous retirer ? il eſt prêt à vous reconduire; il ne vous

abandonnera pas qu'il ne vous ait vu rentrer dans votre maiſon.

Ce qu'il vient d'entendre à l'aſſemblée, il le répand dans toute la ville. Il fait de longs récits de la bataille donnée pendant qu'Ariſtophon, ce célebre orateur, étoit archonte, & de celle que gagnerent les Lacédémoniens sous la conduite de Lyſander. Attendez-vous auſſi à l'entendre raconter ſes propres ſuccès, & les applaudiſſements qu'il reçut lorſqu'il fit un diſcours public.

Il s'interrompt ſouvent pour ſe répandre en invectives contre le peuple. Cependant l'ennui s'empare de ſes auditeurs : les uns oublient ce qu'il vient de dire, & les autres s'endorment, pendant que le reſte l'abandonne & ſe diſperſe.

Eſt-il aſſis au rang des juges ? il empêche ſes collegues de juger. Eſt-il au théâtre ? il ne permet à perſonne de rien entendre. Se trouve-t-il près de vous à table ? il ne vous laiſsera pas manger.

Il eſt le premier à dire que c'eſt pour un babillard un ſupplice de ſe taire. Les paroles découlent de ſa bouche comme un fleuve. Plutôt que de ſe contraindre, il vous permettra de le regarder comme plus babillard qu'une pie : car il entend raillerie ſur ſon défaut. Il n'y a pas juſqu'à ſes enfanrs qui, en ſe mettant au lit, ne le prient de leur faire quelque conte pour les endormir.

IX. DU FABRICATEUR DE NOUVELLES.

LE fabricateur de nouvelles forge

à ſon gré des actions & des diſcours, & les rapporte comme des vérités.

Rencontre-t-il quelqu'un de ſes amis ? il compoſe ſon viſage, & prenant un air riant : « D'où venez-
« vous ? lui dit-il ; qu'allez-vous
« nous conter ? Avez-vous quelque
« choſe à nous apprendre ? » Et continuant toujours d'interroger :
« Quoi ! l'on ne dit rien ? Ah ! l'on
« ne répand les nouvelles que quand
« elles sont bonnes ». Puis, ſans laiſser à ſon homme le temps de répondre : « Vous n'avez donc rien
« du tout à nous dire ? On ne vous
« a rien appris ? Je vois bien que c'eſt
« à moi à vous régaler de quelque
« choſe de nouveau. »

Là-deſsus il cite ſes auteurs. Ce sera un ſoldat, ou le valet d'Aſteïus

le joueur de flûte, ou Lycon le mercénaire, qui ne fait que d'arriver de l'armée : car il sait toujours prendre à témoin des gens obſcurs, que perſonne ne puiſse aller déterrer. C'eſt d'eux qu'il vient d'apprendre que Polyſperchon & le roi Aridée ont gagné la bataille, & que Caſsandre eſt tombé vif entre les mains des ennemis (1).

« Pouvez-vous croire cela ? lui « direz-vous. Eh ! répond-il auſſi-« tôt, on en parle dans toute la ville ; « le br[illegible] répandu par-tout, « on eſt d'accord là-deſsus, on con-« vient de toutes les circonſtances. « Quelle bataille ! c'étoit une vraie

(1) Ces princes ſe diſputoient la tutele des enfants d'Alexandre, & la vérité étoit

« boucherie. Savez-vous bien que « je vois cet événement écrit ſur le « front des gens qui sont à la tête « des affaires ? N'appercevez-vous « pas comme ils ont le viſage alon- « gé ? Je sais de ſcience certaine « qu'il y a dans quelque coin de la « ville un homme qui a tout vu de « ſes yeux : mais les magiſtrats le « tiennent ſoigneuſement renfer- « mé depuis cinq jours, pour que la « choſe ne s'ébruite pas. »

Il raconte tout cela d'une maniere qu'il croit bien perſuaſive. Il gémit. « Malheureux Caſsandre ! « dit-il, prince infortuné ! qui fut « jamais plus vaillant que toi ? Mais

que Caſsandre avoit eu de l'avantage ſur Aridée & Polyſperchon.

« voilà les coups de la fortune...
« Ce que je vous apprends, ajoute-
« t-il, doit reſter ſecret entre nous.
« Je ne fais qu'à vous de ces confi-
« dences-là ». La vérité eſt qu'il a déja couru toute la ville, faiſant par-tout le même récit.

Pour moi, j'admire ces gens-là, & ne puis concevoir quel eſt leur but. C'eſt peu de ſe déshonorer par des menſonges; ils s'attirent encore des aventures fort déſagréables. Souvent, pendant qu'un nouvelliſte raſſemble les curieux autour de lui dans le bain, on lui vole ſon manteau. Quelquefois il s'amuſe au portique à gagner des batailles ſur terre & ſur mer, & ſe fait condamner à une groſse amende, parcequ'il oublie d'aller répondre en juſtice. Il n'eſt

pas rare que, tout occupé à prendre vaillamment des villes, il perde ſon dîné.

La condition de ces hommes-là eſt, en vérité, digne de compaſſion. Ils paſsent des journées entieres au portique, dans les marchés, dans les boutiques; & tout le fruit qu'ils retirent de leurs menſonges, c'eſt de fatiguer, d'accabler les malheureux qui les écoutent.

X. DE L'HOMME SORDIDE.

LE caractere de l'homme ſordide conſiſte à mépriſer l'honneur par l'appât d'un gain honteux.

Cet homme aura la baſseſse d'aller emprunter de l'argent à celui qu'il a déja trompé. Eſt-il obligé de faire les frais d'un ſacrifice ? il ſale

& serre les reſtes de la victime, & va lui-même ſouper en ville (1). Là, il appelle ſon valet, prend du pain & de la viande ſur la table, lui en donne, & dit à haute voix: Tiens, mon ami, régale-toi.

C'eſt lui-même qui va à la boucherie. Il ne manque pas de rappeller au boucher les petits ſervices qu'il peut lui avoir rendus, s'approche de la table, prend un morceau de viande, un os du moins s'il ne peut mieux faire, & le jette dans la balance après que ſon marché eſt pesé. S'il peut l'emporter, il croit avoir fait une fortune; ſi on l'en empêche, il ſaiſit leſtement quelques

(1) On conſumoit quelques parties de la victime, qu'on appelloit les parties ſacrées. Celui qui offroit un ſacrifice faiſoit

parties d'inteſtins, & ſe retire en ricanant.

Des étrangers le prient de leur louer des places pour voir les jeux: mais il n'oublie pas de s'en ménager une pour lui-même par-deſsus le marché, & d'y envoyer encore le lendemain ſes enfants avec leur précepteur.

Avez-vous fait par haſard une bonne emplette? il ne vous laiſsera pas de repos que vous ne l'ayez partagée avec lui. S'il vient vous emprunter de l'orge ou de la paille, il vous forcera encore à la faire porter juſqu'à ſa maiſon.

Il va au bain, s'approche de la

emporter le reſte, & en donnoit un repas à ſes amis.

cuve d'airain, remplit un vaſe, &, malgré les cris du baigneur, il ſe jette lui-même de l'eau ſur le corps. « Me voilà lavé, lui dit-il en par- « tant, & je ne vous dois rien. »

XI. DE LA LÉSINE.

UNE épargne exceſſive dans les plus petites dépenſes conſtitue la léſine.

Il eſt des gens capables d'aller eux-mêmes chez leurs débiteurs demander une demi-obole pour l'intérêt d'un mois. Ils comptent tous les verres de vin que boivent leurs convives, & c'eſt toujours eux qui font à Diane les plus petites offrandes (1).

(1) Dans les repas publics, on offroit ſur

A quelque bon marché qu'on leur ait fait une emplette, ils trouvent toujours qu'on a payé trop cher. Si leur valet casse un plat ou une marmite, ils en retiennent la valeur sur ses gages.

La femme d'un avare comme ceux que je dépeins ici a-t-elle eu le malheur d'égarer une bagatelle? il fait déranger tous les meubles, renverser tous les lits, changer de place tous les coffres, secouer toutes les couvertures. Vend-il quelque chose? il y met un si haut prix, que l'acquéreur perd toujours sur le marché.

Ne vous avisez pas de cueillir une figue dans son jardin, ni de traverser son champ, ni d'y ramasser

---

les autels de Diane les prémices des viandes.

quelques olives ou quelques dattes qui ſoient tombées.

Il va chaque jour viſiter les bornes de ſon bien, pour voir ſi on ne les a pas changées. Perſonne ne pourſuit plus vivement le débiteur qui n'eſt pas ponctuel; perſonne ne ſe fait payer plus rigoureuſement l'intérêt de l'intérêt.

Il n'invite à ſa table que des gens du peuple, & ne leur sert que des viandes hachées. Il lui arrive même ſouvent, dans ces occaſions, d'aller au marché, & de revenir les mains vuides.

Il défend bien à ſa femme de prêter à ſes voiſines du ſel, de la meche pour les lampes, du cumin, de la marjolaine, de l'orge, ni des guirlandes ou des gâteaux pour les

ſacrifices : car, dit-il, toutes ces petites choſes-là ſont une ſomme au bout de l'année.

Vous voyez chez ces avares de vieux coffres-forts tout moiſis, & des trouſseaux de clefs couverts de rouille. Ils portent les manteaux les plus courts, & trouvent toujours dans les plus petites fioles aſsez d'huile pour ſe frotter. Ils ſe font raſer juſqu'au cuir pour payer moins ſouvent le barbier, quittent leurs ſouliers à midi pour les uſer moins vîte, & recommandent bien au foulon de ne pas épargner la craie dans le drap de leurs habits, afin qu'ils ſe tachent moins aiſément.

XII. DE L'IMPUDENCE.

L'IMPUDENCE n'eſt pas difficile

à définir. Elle conſiſte à ſe faire manifeſtement un jeu de ce qui bleſse la décence.

Vêtu ou plutôt déshabillé de la maniere la plus indécente, l'impudent affecte d'aborder une femme honnête. Quand tout le monde garde le ſilence au théâtre, c'eſt alors qu'il applaudit; mais il ſiffle les acteurs les plus aimés du public. Le moment où l'on eſt le plus attentif eſt juſtement celui qu'il choiſit pour lever la tête, faire entendre de ſales hoquets, & forcer tous les ſpectateurs à regarder de ſon côté.

Aux heures où le marché eſt le plus fréquenté, il s'approche des endroits où l'on vend des noix, des baies de myrte, des avelines: il s'arrête à en manger, fait la converſa-

tion avec les payſans qui les vendent, appelle par leurs noms les paſſants qu'il connoît à peine, & arrête les gens qui paroiſsent les plus preſſés. Il apperçoit un homme qui vient de perdre un procès conſidérable, court à lui, l'aborde, & le félicite.

Il achete de la viande au marché, loue des joueuſes de flûte, montre à tous les paſsants ſes emplettes, & les invite, en les narguant, à venir en manger leur part. Il s'arrête devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur, & raconte qu'il ne finira pas ſa journée ſans s'être bien enivré.

Il a du vin à vendre; mais il ſe gardera bien de le livrer, même à ſon meilleur ami, ſans y avoir mêlé de l'eau. Pour qu'il envoie ſes en-

fants au ſpectacle, il faut que les directeurs le donnent gratis.

Il peut arriver qu'un homme de ce caractere ſoit chargé d'une ambaſſade. Mais il laiſsera chez lui l'argent qu'il aura reçu du tréſor public, & en empruntera de ſes collegues. Pendant la route, il chargera ſon valet au-deſsus de ſes forces, & le nourrira au-deſsous de ſon appétit. S'il reçoit des préſents en commun avec ſes collegues, il les preſſera de lui donner ſa part pour la vendre.

Il va au bain, reproche à ſon valet de lui avoir acheté de vieille huile, & en demande à ceux qui ſe baignent avec lui. S'il arrive à ſes gens de trouver dans la rue quelque piece de monnoie, il ne rougit pas

de leur en demander ſa part, & d'alléguer le proverbe, que les faveurs de Mercure sont communes à tous.

C'eſt encore lui qui, pour diſtribuer les portions à ſes eſclaves, ſe ſert d'une meſure dont le fond ſe releve en-dedans; &, non content d'une fraude ſi baſse, il a soin encore de la bien racler en-deſsus.

Il doit faire un paiement de trente mines; mais il s'arrange pour qu'il y manque au moins quatre drachmes. Eſt-il obligé de donner un repas à ſa tribu? il exige que tous ſes gens ſoient nourris à la table commune, & il remarquera bien s'il ne reſte pas quelques moitiés de raves; il seroit bien fâché que les domeſtiques qui deſservent puſsent en profiter.

XIII. DE L'IMPORTUNITÉ.

AGIR & ſe montrer toujours mal-à-propos, tel eſt le caractere de l'importun.

Il ſaiſit, pour vous demander des conſeils, le moment où vous êtes le plus occupé. Une femme qu'il aime a-t-elle la fievre ? c'eſt alors qu'il vient lui demander à ſouper. Il connoît un homme qui vient d'être condamné pour avoir ſervi de caution, & c'eſt lui qu'il va preſser de répondre pour lui.

Vous l'avez engagé à vous ſervir de témoin : ſoyez sûr qu'il ſe préſentera quand votre cauſe sera jugée. Il eſt prié d'une noce, & il s'y répand en invectives contre les femmes. Des gens viennent d'arriver,

après avoir fait un long chemin ; c'eſt le moment qu'il choiſit pour les inviter à la promenade.

Il attendra que vous ayez vendu quelque choſe, pour amener un marchand qui vous en offre un meilleur prix. Il ſe leve pour apprendre à la compagnie, depuis l'origine, un fait qu'on vient déja de raconter, & que tout le monde sait auſſi bien que lui.

Perſonne ne sera plus prompt à vous rendre tous les ſervices que vous ne voudriez pas recevoir, & que vous n'oſez pas refuſer.

Si quelqu'un fait un ſacrifice & veut donner un repas, il viendra lui demander une partie des viandes qui sont deſtinées au feſtin.

Il voit un maître qui fait fouetter

ſon eſclave, & ne manque pas de lui raconter qu'il a fait punir de même le ſien, qui ensuite s'eſt allé pendre. Il aſſiſte à un arbitrage, &, avec la meilleure volonté du monde, il brouille plus que jamais les deux parties, qui ne demandoient qu'à s'accommoder. Veut-il danſer? il prend pour compagnon un homme qui n'eſt pas même en pointe de vin (1).

XIV. DES GENS EMPRESSÉS.

QUEL eſt le défaut des gens empreſsés? C'eſt une affectation incommode de vouloir obliger, qui

(1) On ne danſoit qu'après le repas; & la gravité grecque eût été offensée de ſe livrer de ſang-froid à cet amuſement.

ſe montre dans tout ce qu'ils font & dans tout ce qu'ils diſent.

L'homme empreſsé ſe leve d'un air important, & promet ce qu'il n'eſt pas en état de tenir. Eſt-on généralement convenu de la juſtice d'une affaire ? il en ſaiſit une circonſtance, perore là-deſsus, & finit par prouver que rien n'eſt plus juſte.

Il donne à manger, & fait ſervir beaucoup plus de vin que les convives n'en peuvent boire. Voit-il des gens lutter enſemble ? il les anime, les encourage, quoiqu'il ne les ait jamais vus.

Perſonne ne s'offrira plus vivement à vous ſervir de guide : mais il ne sait ensuite quel chemin il faut prendre.

Eſt-il à l'armée ? il va trouver le

général, & lui demande quand il a deſsein de ranger ſon armée en bataille, & quels ordres il compte donner le lendemain.

Il cherche ſon pere avec empreſſement. Devinez ce qu'il a d'important à lui communiquer : que ſa mere eſt déja couchée & vient de s'endormir.

Le médecin défend-il le vin à un malade ? cela ſuffit pour que notre homme engage ce malade à en eſſayer, & il prendra la peine de le ſoulever lui-même pour le faire boire.

Une femme de ſa connoiſsance eſt morte; il fait graver ſur ſon monument ſon origine, ſon nom, celui de ſon mari, ceux de ſon pere & de ſa mere, & fait ajouter en gros

caractères : « TOUS FURENT GENS « DE BIEN ». Eſt-il appellé au ſerment ? il s'écrie au milieu de l'aſſemblée : « Ce n'eſt pas la premiere « fois que cela m'arrive. »

XV. DE L'ABSENCE D'ESPRIT (1).

ON peut regarder l'abſence d'eſprit comme la suite d'une pareſse & d'une lenteur de l'intelligence, qui ſe fait remarquer dans les actions & dans les paroles.

L'homme atteint de ce défaut fait un calcul, trouve le total, & demande à ceux qui le regardent à combien monte la ſomme. On lui

(1) On a intitulé ce caractere : De la ſtupidité ; mais les traits que raſsemble ici Théophraſte conviennent à l'homme diſtrait, & non pas au ſtupide.

intente un procès ; &, le jour qu'il doit ſe défendre, il l'oublie & part pour la campagne.

Il va au ſpectacle, s'endort, & finit par reſter tout ſeul. Incommodé du repas de la veille, il ſe leve la nuit, sort dans la cour, & va ſe faire mordre par le chien du voiſin (1).

Il reçoit quelque choſe, le serre, le cherche ensuite, & ne peut le trouver. On vient lui annoncer la mort de ſon meilleur ami, & l'inviter à l'enterrement : la douleur ſe peint ſur ſon viſage, & tout en ver-

(1) J'ai tâché d'adoucir ce que l'original offre de dégoûtant. Le voici dans le latin de Caſaubon : « Idem, quum ſe cibis « ingurgitârit, noctu ſurgens ut ad ſellas

ſant des larmes : « Voilà, dit-il, un « heureux événement ! »

S'il reçoit une ſomme qu'on lui doit, c'eſt alors qu'il prend des témoins (1). Dans le fort de l'hiver, il gronde ſon valet de ne lui avoir pas acheté des fruits d'été.

Comme il ne penſe jamais à ce qu'il fait, il force ſes enfants à lutter, à courir, juſqu'à ce qu'ils ſoient accablés de fatigue. Il eſt à la campagne, fait cuire lui-même des lentilles, les ſale deux fois, & ne peut en manger. Quand il pleut, & que tout le monde trouve le ciel noir

« eat, in vicini canem incidit, a quo mor-« detur. »

(1) On appelloit des témoins quand on prêtoit de l'argent ſans prendre de billet ;

comme de l'encre, il admire la clarté des étoiles.

Combien croyez-vous, lui dit quelqu'un, qu'on ait emporté de morts par la porte ſacrée ? Autant, répondra-t-il, que vous & moi nous voudrions bien en avoir.

XVI. DE L'ARROGANCE. (1)

UNE certaine dureté dans le diſcours & dans le commerce ordinaire de la vie conſtitue l'arrogance.

Demandez-vous à l'arrogant l'adreſse de quelqu'un ? il vous dit de le laiſser en repos. Vous lui donnez

---

mais le diſtrait prenoit des témoins quand il recevoit des paiements.

(1) La Bruyere a traduit, *De la Brutalité ;* en quoi il s'eſt inutilement écarté de

le ſalut; ne vous attendez pas qu'il vous le rende. Il a quelque choſe à vendre; mais il n'en dira pas le prix : c'eſt à vous à lui dire combien vous en voulez donner.

Quand, les jours de fête, il voit des perſonnes pieuſes envoyer des offrandes aux dieux : « Du moins, « leur dit-il, vous ne recevrez pas « gratuitement les bienfaits du ciel. »

Il ne pardonnera jamais à ceux qui, ſans deſsein, le pouſsent, le preſsent ou lui marchent ſur le pied. Si un ami lui demande quelque ſervice, il lui répond durement qu'il

---

la ſignification du mot grec *authadès*, par lequel on entend un homme qui ſe plaît à lui-même, & qui n'a par conſéquent que du mépris pour les autres.

n'a rien à lui donner; mais il lui portera le lendemain quelque chose, en lui disant : « C'est de l'argent que « je veux bien perdre. »

S'il se heurte en chemin contre une pierre, il ne manque pas de l'accabler d'imprécations. Il ne prendra jamais la peine d'attendre quelqu'un; jamais on ne pourra le déterminer à faire un récit en compagnie, à chanter ou à danser dans un repas : il craindroit même de se compromettre, s'il adressoit des prieres aux dieux.

XVII. DE LA SUPERSTITION.

LA superstition n'est autre chose qu'une peur déplacée de la divinité.

Le superstitieux, après s'être lavé les mains & avoir été purifié par l'eau

luſtrale à l'entrée du temple (1), met une feuille de laurier dans ſa bouche ; & ne croyez pas qu'il l'ôte de toute la journée. S'il voit une belette courir ſur ſa route, il s'arrête ; il faudra, pour qu'il oſe avancer, que quelqu'un ait paſſé avant lui, ou qu'il ait jetté dévotement trois pierres au-delà du chemin.

A-t-il apperçu un ſerpent dans un coin de ſa maiſon ? il n'aura pas de repos qu'il n'ait dreſſé au même endroit un autel. S'il trouve dans un carrefour de ces pierres ſans ceſſe graiſſées par la ſuperſtition du bas

(1) On trempoit dans l'eau un tiſon du feu qui avoit conſumé la victime, & on croyoit imprimer à l'eau une vertu myſtérieuſe. L'eau luſtrale étoit placée dans une cuve à la porte du temple.

peuple, il tire lui-même une fiole, les frotte d'huile, & ne continuera ſa route qu'après s'être mis à genoux pour leur rendre hommage (1).

Un rat lui a rongé un ſac de farine; il va trouver un devin & lui demande ce qu'il doit faire. On lui répond qu'il n'a qu'à faire raccommoder le ſac. Mais cet avis eſt trop ſimple pour qu'il le ſuive: le ſac eſt souillé, il ne s'en ſervira plus.

Jamais il ne croira pouvoir purifier aſsez ſa maiſon. Il n'approche point des ſépulcres, n'aſſiſte pas aux

---

(1) Cet uſage de rendre des reſpects à des pierres ſingulièrement figurées étoit un reſte de l'ancienne barbarie des Grecs, qui, avant la naiſsance des arts, n'avoient que des pierres pour idoles. La coutume de révérer des cailloux & de les frotter de

enterrements, évite même d'aller chez les femmes en couche (1).

A-t-il fait un rêve ? il court chez les interpretes des ſonges, les ſorciers, les augures, & leur demande à quel dieu, à quelle déeſse il doit s'adreſser.

Il va trouver tous les mois les prêtres d'Orphée pour ſe faire initier : ſa femme le suit ; ou, ſi elle n'a pas le temps, il faut du moins que la nourrice porte ſes enfants avec lui. Il ſe fait verſer de l'eau ſur la tête dans les carrefours, & emploie mê-

---

graiſse, ſe trouve encore à préſent chez les peuples ſauvages du nord de l'Aſie.

(1) J'ai connu un homme de mérite, guerrier & négociateur, qui avoit la foibleſse de ne pouvoir entrer chez les femmes en couche.

me pour cela le miniſtere des prêtreſses : il les prie d'attacher autour de lui des plantes marines (1) ou de petits chiens ; & croit bonnement que toutes ces ſottiſes le rendent plus pur. Apperçoit-il un inſensé ou un épileptique ? il frémit & crache dans ſon ſein (2).

XVIII. DE L'HUMEUR CHAGRINE.

L'HUMEUR chagrine eſt la suite d'un penchant à exiger beaucoup plus qu'on ne doit obtenir.

Un ami envoie à l'homme cha-

---

(1) Le grec dit de la ſquille. Il y a de ce nom un poiſson & un oignon de mer.

(2) Pour détourner le préſage. Les nourrices, en Ruſſie, crachent auſſi ſur leurs nourriſsons pour éloigner d'eux les mal-

grin quelque plat d'un repas qu'il a donné : « Je sais bien, lui fait-il dire, « pourquoi vous ne m'avez pas in« vité : vous aviez peur que je ne fiſse « tort à votre dîné, & que je ne « buſse de votre vin. »

Tout en faiſant la cour à ſa maîtreſse : « Je serois bien étonné, lui « dit-il, ſi vous m'aimiez ſincère« ment ». Ce n'eſt pas aſsez que Jupiter envoie de la pluie : il le blâmera, s'il en envoie trop tard à ſon gré.

Trouve-t-il une bourſe dans la rue ? « Il ne m'eſt jamais arrivé,

heurs dont elles les croient menacés. On peut croire que les Ruſses ont reçu pluſieurs ſuperſtitions des Grecs, en même temps que la religion.

« dit-il en grondant, de trouver un « trésor ». Il achète un esclave à bon marché, après avoir bien prié le vendeur de le traiter en ami : « Je « serois bien étonné, dit-il avec « humeur, s'il m'avoit donné à ce « prix quelque chose de bon. »

On lui fait compliment sur ce qu'il vient de lui naître un fils : « Ajoutez aussi, répond-il en co- « lere, que voilà ma fortune dimi- « nuée de moitié. »

Il gagne un procès & a pour lui toutes les voix : mais il n'en grondera pas moins son avocat de n'avoir pas allégué les meilleurs moyens de sa cause.

Ses amis lui donnent des secours dans un besoin pressant : quelqu'un s'avise de lui dire qu'il doit être con-

tent. « Et comment le serois-je? re-
« prend-il d'un ton brusque : ne
« faudra-t-il pas que je rende cet
« argent à ceux qui me le prêtent,
« & que je leur aie encore obliga-
« tion ? »

XIX. DE LA DÉFIANCE.

La défiance consiste à soupçonner la droiture de tout le monde.

L'homme défiant envoie l'un de ses gens au marché, & le fait bientôt suivre par un autre, qui s'informe du prix qu'a payé le premier. Lui-même porte son argent, & il s'arrête à chaque stade pour compter si la somme est complete.

Est-il couché? il demande à sa femme si le coffre-fort est bien fermé, si la cassette est bien scellée, si

le verrouil eſt bien mis à la premiere porte. Elle a beau vouloir le raſſurer ; il jette la couverture, ſe leve tout nu, ne prend pas même de ſouliers, allume la lampe, court partout, obſerve tout, & après tant de précautions, c'eſt tout au plus s'il peut s'endormir.

Va-t-il demander à ſes débiteurs les intérêts qui sont échus ? il ſe fait toujours accompagner de témoins, afin qu'on ne puiſse lui nier la dette. Il ne confiera pas ſon manteau au plus habile dégraiſseur, mais à celui qui lui donnera les répondants les plus sûrs.

Allez-vous lui emprunter de la vaiſselle ? ſoyez bien aſsuré qu'il ne vous en prêtera pas. Quand il ſe fait accompagner par un eſclave,

il ne le laiſſe pas marcher derriere lui ; mais il le fait aller devant, & veut toujours l'avoir ſous les yeux, de peur qu'il ne prenne la fuite.

Quelqu'un veut prendre chez lui de la marchandiſe, & le prie d'en porter l'article ſur ſes livres : « Re« mettez cela, dit-il ; je n'ai pas le « temps d'envoyer courir après mon « argent. »

XX. DE LA MALPROPRETÉ. (1)

LA malpropreté conſiſte dans une extrême négligence de ſa perſonne, capable d'exciter le dégoût.

Rien de plus odieux que l'homme

(1) Ce morceau, que la Bruyere a intitulé *le vilain homme*, eſt ſi dégoûtant, que j'avois d'abord réſolu de ne le pas tra-

dégoûtant. Vous le voyez paroître dans les promenades, les ongles longs & le corps couvert de lepre & de dartres. Il vous dira froidement que ce sont des infirmités de famille, & que ſon pere & ſon grand-pere y ont été ſujets. Il a des ulceres aux jambes & des verrues aux doigts; mais il n'y apporte aucun remede, & laiſse faire au mal les plus grands ravages. Ses aiſselles & ſes flancs, hériſsés d'un poil épais, lui donnent l'air d'une bête féroce. Ses dents sont noires & rongées de carie : il eſt affreux à voir, & pire encore à approcher.

---

duire : mais d'autres réflexions m'ont déterminé à ne le pas ſupprimer. J'ai pensé qu'il caractériſoit bien la liberté de la dé-

Ce n'eſt pas tout. En mangeant, il ſe mouche avec les doigts : il parle la bouche pleine, rejette une partie de ce qu'il vient d'avaler, & vous fait entendre en buvant les bruyantes & ſales exploſions de ſon eſtomac. Il ſe sert au bain d'une huile infecte, & traîne ſur la place un manteau tout couvert de taches.

Accompagne-t-il ſa mere qui va prendre les auſpices ? il troublera le devin par des paroles de mauvais augure. Pendant qu'on fait des prieres & qu'on offre des libations, il laiſsera tomber ſottement la coupe, & ſourira d'un air ſtupide, comme

---

mocratie athénienne, où l'homme rebutant que peint Théophraſte pouvoit ſe montrer par-tout.

s'il avoit fait quelque chose d'un heureux présage.

Il applaudit au concert, pendant qu'on écoute, & imite de sa voix le son des instruments. Bientôt il s'impatiente, & reproche à la joueuse de flûte de donner un morceau trop long.

Il est à table, veut cracher, & crache justement sur le valet qui donne à boire.

XXI. DE L'HOMME DÉSAGRÉABLE.

Le défaut dont nous parlons ici est incommode dans la société, sans y causer aucun dommage.

L'homme désagréable va réveiller son ami qui ne fait que de s'endormir, pour l'entretenir de choses

indifférentes. Il arrête un homme qui va s'embarquer, & le prie d'attendre qu'ils aient fait enſemble un tour de promenade.

Il prend un enfant des bras de ſa nourrice, lui fait avaler quelque choſe qu'il a mâché, & le careſse en balbutiant comme lui. Il raconte dans le plus grand détail l'effet dégoûtant d'une médecine qu'il a priſe. Il eſt capable de demander à ſa mere, en pleine compagnie, quel jour elle l'a mis au monde.

Il vous apprendra qu'il a de l'eau fraîche dans ſa citerne, qu'il a beaucoup de légumes dans ſon jardin, qu'ils sont bien tendres, & que ſa maiſon eſt ouverte à tout le monde comme une hôtellerie.

Reçoit-il des étrangers? il fait

venir devant eux ſon paraſite, & veut qu'ils admirent les talents de ce plat bouffon. « Allons, lui dit-il « au milieu du repas, amuſez un « peu la compagnie. »

XXII. DE LA VANITÉ.

LA vanité conſiſte dans le soin puéril & bas de rechercher une vaine gloire.

L'homme vain eſt-il appellé à un repas ? il fera ſon poſſible pour ſaiſir une place tout auprès du maître de la maiſon. Son fils vient de parvenir à l'adoleſcence ; il le conduira juſqu'à Delphes pour y conſacrer ſa chevelure (1). Il ne ſortiroit pas ſans avoir un negre à ſa suite. S'il

(1) Les Grecs laiſsoient croître les cheveux de leurs enfants. Quand un jeune

vous doit une mine, il ne vous la rendra qu'en monnoie neuve.

Il offre un bœuf en ſacrifice, & ne manque pas d'en faire clouer la tête à ſa porte, & de l'entourer de guirlandes : car il faut bien que perſonne n'ignore qu'il a ſacrifié un bœuf.

Il fait une pompeuſe cavalcade, renvoie par un valet tout ſon équipage à ſa maiſon, & reſte à ſe promener ſur la place, traînant la riche robe qu'il avoit vêtue pour cette cérémonie.

---

homme étoit parvenu à l'âge de puberté, ſon pere aſsembloit ſa tribu, coupoit en cérémonie les cheveux de l'adoleſcent, & les conſacroit à quelque divinité. Mais l'homme vain faiſoit le voyage de Delphes pour les conſacrer à Apollon.

Lui eſt-il mort un petit chien ? Il lui éleve un monument, & fait graver ſur une colonne : « Il étoit « de race de Malte ». Il conſacre un anneau d'airain à Eſculape, & l'uſe en quelque sorte, à force d'y ſuſpendre des couronnes de fleurs. Vous ne le détermineriez jamais à paſser un jour ſans ſe parfumer.

Il remplit avec zele les fonctions ſacrées des prytanes (1) : mais c'eſt pour avoir le plaiſir d'en rendre compte au peuple avec emphaſe. Vêtu d'une robe blanche, & la tête

(1) Une des fonctions des prytanes étoit d'offrir en commun des ſacrifices, & de rapporter au peuple s'ils avoient été agréables aux dieux. Ils étoient auſſi chargés d'aſsembler le peuple pour le faire contribuer aux beſoins de la république.

couronnée de fleurs, il paroît dans l'aſsemblée : « O Athéniens, dit-il, « nous avons offert, pendant notre « magiſtrature, des ſacrifices à la « mere des dieux, & nos offrandes « ont été agréables à la déeſse : vous « pouvez compter ſur ſes bien- « faits ». Après avoir ainſi parlé, il retourne chez lui, & raconte à ſa femme que ſes ſuccès ont ſurpaſsé ſes eſpérances.

XXIII. DE L'AVARICE.

L'AVARICE eſt un excès de baſ-ſeſse, une attention mépriſable à fuir la plus foible dépenſe.

L'avare remporte-t-il le prix de la tragédie ? il conſacre à Bacchus des guirlandes faites d'écorce, & ne rougit pas de faire graver ſon nom

ſur de ſi viles offrandes. Propoſe-t-on, dans l'aſsemblée du peuple, de contribuer d'une petite ſomme au ſoulagement d'un malheureux ? il ſe leve, garde le ſilence, &, s'il peut s'eſquiver dans la foule, il ſe retire.

Il marie ſa fille & eſt obligé d'offrir un ſacrifice : mais il ne laiſse que les parties conſacrées de la victime, & va vendre le reſte (1). Il n'a pour ſervir aux noces que des valets de louage, encore faut-il qu'ils ſe nourriſsent à leurs dépens.

A-t-il le commandement d'une galere ? ne croyez pas qu'il uſe ſon

(1) Nous avons déja vu que, des chairs de la victime, on faiſoit un repas aux prêtres ou à ſes amis : les pauvres & les avares les vendoient.

lit ; il emprunte les couvertures de ſon pilote, les étend ſur un banc, & ménage les ſiennes. Il va au marché, porte lui-même la viande, & a ſa robe chargée de légumes.

Devinez pourquoi il garde la chambre : c'eſt qu'il a donné ſon habit à nettoyer. Du plus loin qu'il apperçoit un de ſes amis qui a beſoin de ſecours, il retourne ſur ſes pas & va ſe renfermer dans ſa maiſon.

Sa femme n'obtiendra jamais qu'il lui achete des ſervantes ; heureuſe qu'il veuille bien lui en louer quand elle doit paroître en public. Il ſe leve de grand matin pour balayer lui-même toute la maiſon & pour faire les lits, & ne s'aſſied pas ſans avoir grand soin de retourner les méchants habits qu'il porte.

XXIV. DE L'OSTENTATION.

L'OSTENTATION consiste à faire parade des avantages qu'on ne possede pas.

L'homme atteint de cette manie aime à se tenir sur le Pirée : il aborde les étrangers, leur apprend qu'il a de gros capitaux dans le commerce maritime, & leur fait un détail des grands intérêts qu'on en retire, & de ce qu'il y a gagné lui-même.

Trouve-t-il en route un compagnon de voyage ? il lui raconte qu'il a fait la guerre sous Alexandre, & qu'il a rapporté de ses campagnes un grand nombre de vases précieux. Là-dessus il lui soutiendra qu'on ne peut refuser aux artistes de l'Asie

la préférence ſur ceux de l'Europe (1). Il ne manquera pas de dire qu'il a reçu des lettres d'Antipater, & que ce monarque lui apprend qu'il vient d'entrer, lui troiſieme, en Macédoine.

A l'en croire, il a obtenu l'exemption de tous les droits ſur l'exportation des bois de conſtruction : mais il ne veut pas en profiter, & regarderoit comme au-deſsous de lui de ne pas partager les charges publiques. « Eh! seroit-il convenable, « ajoute-t-il, que je me permiſse

(1) La vérité étoit que les artiſtes grecs l'emportoient ſur ceux de l'Aſie : mais les gens faſtueux recherchoient les ouvrages aſiatiques parcequ'ils venoient de plus loin, & par cette même vanité qui nous fait acheter fort cher des magots de la Chine.

« des gains semblables, moi qui,
« dans un temps de disette, ai donné plus de cent talents (1) pour
« soutenir de pauvres citoyens ? »

S'il est avec des inconnus, il les prie de faire eux-mêmes le calcul des gens qu'il a secourus, & il n'en fait pas monter le nombre à moins de six cents. Il fait plus : pour donner de la vraisemblance à ses discours, il suppose des noms à tous ceux qu'il prétend avoir obligés, & il se trouve qu'il ne peut avoir dépensé moins de dix talents. Encore ne fait-il pas entrer en compte toutes les galeres qu'il a armées à ses frais, ni tous les autres services onéreux qu'il a rendus à la république.

(1) On peut estimer le talent attique à-peu-près à mille écus.

Il aborde des étrangers qui ont à vendre des chevaux de prix, & feint d'en vouloir acheter. Il entre dans les tentes des marchands forains, veut faire emplette d'un manteau qui ne vaut pas moins de deux talents, & gronde ſon valet, qui oſe le ſuivre ſans avoir ſongé à prendre de l'or.

Il tient à loyer la maiſon qu'il occupe : mais il fait accroire à ceux qui ne le connoiſsent pas que c'eſt un bien de patrimoine : « Je veux « m'en défaire, ajoute-t-il, car la « maiſon eſt trop peu vaſte pour le « grand nombre d'étrangers que je « reçois. »

XXV. DE L'ORGUEIL.

LE caractere de l'orgueil eſt de n'eſtimer que soi-même, & de mépriſer tout le reſte.

L'orgueilleux, appellé pour une affaire preſsée, répond qu'il fera l'après-dîné un tour de promenade, & qu'il pourra bien paſser chez celui qui le demande. A-t-il rendu un petit ſervice à quelqu'un? il lui en rappellera le ſouvenir juſques dans la rue, & ne lui permettra jamais de l'oublier.

Il ne ſauroit prendre ſur lui de faire une viſite le premier. Il exigera que les marchands & les ouvriers viennent lui parler dès le point du jour. Il n'adreſse la parole à perſonne dans les rues, ne voit pas même ceux qu'il rencontre, & ne regarde que ſon chemin.

S'il donne à manger à quelques amis, il ne daigne pas ſe mettre à table avec eux; mais il charge quel-

qu'un de ſes protégés de faire les honneurs de ſa maiſon. Se détermine-t-il à rendre une viſite ? il envoie auparavant un valet prévenir de l'honneur qu'il veut bien faire.

Il n'eſt pas permis d'entrer chez lui lorſqu'il eſt à table ou à ſa toilette. A-t-il un compte à régler avec quelqu'un ? un homme comme lui n'entre pas dans ces détails ; c'eſt un de ſes eſclaves qu'il charge de faire ces calculs, & de montrer l'arrêté à la perſonne intéreſsée.

Il n'écrit jamais : « Je vous aurai « beaucoup d'obligation ſi vous me « faites ce plaiſir. » Mais « J'entends « que la choſe ſe faſse ainſi... Je « vous envoie un homme qui pren- « dra chez vous... Sur-tout n'allez « pas faire autrement que je vous le

« prefcris.. Ne différez pas un inftant
« à faire ce que je vous demande. »

XXVI. DE LA TIMIDITÉ.

LA timidité eft l'abattement d'une ame trop fenfible à la crainte.

L'homme timide prend fur mer tous les promontoires pour des vaiffeaux ennemis. A la moindre agitation des flots, il demande s'il n'y a pas à bord quelque impie. Si le pilote fait virer de bord, il s'effraie, & veut qu'on lui dife fi le navire tient bien fa route, & fi l'on a les dieux propices. Il n'a que des rêves affreux, les raconte à fes compagnons de traversée, & leur confie qu'il en eft encore tout effrayé. Il ôte fa chemife, & la donne à fon valet, pour fe fauver à la nage. On eft loin

de la côte; mais il n'en prie pas moins l'équipage de le mettre à terre.

Eſt-il à la guerre ? il appelle ſes compagnons, les raſsemble autour de lui, cherche à lire dans leurs yeux ce qui ſe paſse, & répete ſouvent qu'il eſt difficile de ſavoir ſi l'on n'eſt pas bien près de l'ennemi. L'affaire s'engage; il entend les cris des combattants, il voit tomber les morts : tremblant, il tâche de perſuader à ceux qui ſe trouvent auprès de lui que la précipitation lui a fait oublier une partie de ſes armes. Il court à ſa tente, envoie un eſclave obſerver où en sont les ennemis, & emploie le plus de temps qu'il peut à chercher ſon épée qu'il vient de cacher lui-même sous le chevet de ſon lit.

Par bonheur il apperçoit un homme blesſé que ſes amis rapportent dans le camp. Bon prétexte pour s'arrêter ! il l'encourage, le conſole, ſe mêle de le panſer, eſsuie ſes plaies avec une éponge, écarte de lui les mouches. Il n'eſt pas d'occupation qui ne lui ſoit agréable, pourvu qu'elle l'empêche de combattre. Entend-il ſonner la charge pendant que lui-même eſt sous la tente ? Le maudit ſonneur, dit-il, qui fait ſans ceſse entendre ſa trompette, & ne permet pas à ce malheureux de prendre un moment de repos !

L'action terminée, tout couvert d'un ſang qui n'eſt ni le ſien ni celui d'un ennemi, il ſe montre fièrement à ceux qui reviennent du combat, & leur raconte tous les dan-

gers qu'il a courus pour ſauver la vie à ſes amis. Il mene auprès du bleſsé tous les gens qu'il peut raſſembler, leur demande s'ils ne sont pas de la même tribu que cet infortuné, & s'ils ne ſavent pas quelle eſt ſa patrie ; il leur raconte effrontément que c'eſt lui-même qui l'a tiré du champ de bataille & porté dans ſes bras.

XXVII. DES GRANDS D'UNE RÉPUBLIQUE.

UNE forte envie de dominer, qui ſouvent peut s'accorder avec le mépris des richeſses, forme le caractere des grands d'une république.

Le peuple s'aſsemble & délibere. Il s'agit de donner au premier magiſtrat un aide capable de le secon-

der dans une pompe ſolemnelle : l'un de ces ambitieux ſe préſente, & lui-même ſe juge digne de cet honneur. Il sait parfaitement ce vers d'Homere :

Le peuple eſt malheureux qui connoît plus d'un maître.

Mais c'eſt là que ſe borne toute ſon érudition.

« Il faut abſolument nous aſſembler, dit-il ſouvent à ſes pareils, « & décider entre nous les affaires « d'un commun accord. Ecartons « ſur-tout de nos délibérations une « vile populace, & toute cette canaille des marchés, & fermons-« lui tout accès aux magiſtratures. »

A-t-il éprouvé quelque désagrément ? « Ces audacieux & moi ne « pouvons, dit-il, reſter dans une « même ville. »

Il sort vers le milieu du jour, rasé de près, les ongles bien nettoyés ; &, se promenant sur la place, vous lui entendez dire d'un ton important : « Il n'est pas possible de vivre « à la ville ; je ne puis plus y tenir : les « fonctions de la judicature m'obsedent, les affaires de mes clients « me tuent... Il est honteux de se « trouver à l'asemblée du peuple ; « on y est coudoyé, heurté par une « foule de gens sales & déguenillés... « Il n'y a pas une race plus odieuse « que celle des orateurs publics... « Il faut avouer que c'est Thésée qui « est le premier auteur de tous les « maux de l'état (1). »

(1) Parcequ'il établit le premier l'égalité entre les citoyens.

Il ne tient que de ſemblables propos aux étrangers qu'il reçoit, & à ceux de ſes concitoyens qui lui reſſemblent.

XXVIII. DE L'INSTRUCTION TARDIVE.

LE ridicule que nous peignons ici eſt une manie déplacée de s'inſtruire dans un âge où l'on n'eſt plus capable de recevoir d'inſtruction.

Figurez-vous un homme qui s'aviſe à ſoixante ans d'étudier les principes de l'éloquence. Il veut déclamer à la promenade des paſſages de quelque orateur ; mais la mémoire lui manque, & mon homme reſte court.

Il apprend de ſon fils à manier le bouclier & la lance ; il ſe pique auſſi

de devenir un bon écuyer. Va-t-il à la campagne ? il monte un cheval de louage, veut le faire caracoler, tombe & se casse la tête.

Il s'exerce comme un jeune homme à lancer des javelots contre une figure de bois. Il tire de l'arc, il manie la pique avec son valet. Tantôt il reçoit de lui des leçons, tantôt il prétend lui en donner lui-même. Il veut imiter au bain les mouvements des lutteurs, & ne fait que des postures ridicules.

XXIX. DE LA MÉDISANCE.

LA médisance se manifeste par les paroles ; mais elle résulte d'un penchant de l'ame à ne voir que le mal, & à l'aggraver encore.

Demandez-vous au médisant :

Quel eſt cet homme ? il commence par vous en faire la généalogie, & ne manquera pas de remonter juſqu'à ſon origine. « Quand ſon pere « étoit eſclave, vous dira-t-il, il ſe « nommoit tout bonnement Soſie ; « mais en devenant ſoldat il alon- « gea ſon nom, & ſe fit appeller So- « ſiſtrate. Il parvint enſuite à ſe faire « inſcrire dans une tribu. Pour ſa « mere, née dans la Thrace, elle « ne pouvoit manquer d'être d'une « grande nobleſse ; car on sait que « toutes les eſclaves qu'on amene « de ce pays-là prétendent être no- « bles dans leur patrie. Il ne dément « pas ſa belle origine ; car il faut « avouer que c'eſt un grand co- « quin ». Puis changeant d'objet : « Voyez, dit-il, cette femme ; elle

« eſt du nombre de celles qui ſavent
« ſi bien attirer les paſsants. »

Entend-il mal parler de quelqu'un ? il eſt habile à ſe ſaiſir de la converſation. « Il n'y a perſonne, « s'écrie-t-il, que je haïſse comme « cet homme-là. On ne peut voir « une phyſionomie plus ignoble, & « il n'a pas ſon égal en méchanceté. « Je ne vous peindrai que quelques « traits du perſonnage. Croiriez-« vous qu'il ne donne à ſa femme « que trois oboles par jour pour la « dépenſe de la maiſon, & que, « pour épargner le bois, il la force « à ſe baigner à l'eau froide dans le « cœur de l'hiver (1) ? »

---

(1) Il y a dans le texte, au mois poſidéon.

Le médiſant voit-il ſortir quelqu'un de la compagnie où il ſe trouve ? il en fait auſſitôt ſa victime. Il eſt inépuiſable ſur le mal qu'il dit de ſes meilleurs amis, de ſes parents les plus proches, & ne reſpecte pas même la cendre des morts.



PENSÉES MORALES
DE
THÉOPHRASTE,

Conſervées par DIOGENE LAERCE & par STOBÉE.

I.

IL eſt plus ſûr de ſe fier à un cheval ſans frein, qu'à des diſcours imprudents & déſordonnés.

II.

A PEINE commençons-nous à vivre; c'eſt alors que nous mourons.

III.

SOUVENT on rejette avec dédain les plus grandes douceurs de la vie,

pour courir après une vaine fumée de gloire.

IV.

Ou abandonnez entièrement l'étude de la ſageſse, car elle exige de grands travaux ; ou livrez-vous à cette étude ſans réſerve, car une grande gloire vous attend.

V.

Tu gardes le ſilence dans un repas. Tu as raiſon, ſi tu n'es qu'un ſot : ſi tu as de l'eſprit, tu as tort.

VI.

Il n'eſt pas de dépenſe plus chere que celle du temps.

VII.

La vanité l'emporte beaucoup dans la vie ſur l'utilité.

VIII.

Rendre ſouvent hommage à

la Divinité, c'eſt la marque d'une piété ſincere: lui offrir de nombreuſes victimes, c'eſt montrer ſeulement de la richéſse.

IX.

C'EST un devoir ſacré de nourrir dans leur vieilleſse ceux dont on a reçu le jour, de reſpecter leurs deſirs, & d'y conformer ſa conduite. Négliger ce devoir, c'eſt tranſgreſser à-la-fois les loix de la nature & celles de la ſociété, qui sont les deux fondements de la juſtice.

X.

ON doit auſſi de tendres soins, & tous les ſecours qu'inſpire l'humanité, à ſon épouſe, à ſes enfants. Ceux-ci nous récompenſeront par les ſervices qu'ils rendront à notre vieilleſse; & nos femmes, par les

ſecours qu'elles nous prodiguent dans nos infirmités, par leur inclination à partager & nos joies & nos peines, reconnoiſsent aſsez notre amour.

XI.

ÊTES-VOUS obligé de contracter avec quelqu'un ? que ce ſoit du moins avec un homme ferme & conſtant.

XII.

LE sage ne prête qu'avec prudence, & retire avec douceur ce qu'il a prêté. Vous avez montré de l'humanité en obligeant votre ami : ne vous rendez pas odieux au moment de retirer ce qu'il vous doit.

XIII.

LE menſonge inventé par l'envie & par la calomnie a d'abord quelque

force; mais il ne tarde pas à la perdre.

XIV.

SACHEZ vous reſpecter vous-même, & perſonne ne vous fera rougir.

XV.

IL faut peu de loix pour les hommes vertueux. Ce n'eſt pas la loi qui regle leur conduite; mais leur conduite ſert de modele à la loi.

XVI.

LES envieux sont les plus malheureux des hommes : on ne sent ordinairement que les maux qu'on éprouve soi-même; mais l'envieux s'afflige également de ſes propres malheurs, & du bien qui arrive aux autres.

XVII.

LA ſociété ſe maintient par la

bienfaiſance, par les honneurs prodigués à la vertu, & par la peine qui pourſuit le crime.

XVIII.

QU'EST-CE que l'amour? La paſſion d'une ame oiſive.

XIX.

SOUVENT rien n'eſt plus ſtérile que l'amour de la renommée.

XX.

CE n'eſt pas dans les affaires d'état, c'eſt dans ſa famille qu'une femme doit montrer ſon eſprit & ſa prudence.

FIN.

PENSÉES MORALES
DE MÉNANDRE.

VIE DE MÉNANDRE.

C'ÉTOIT une redoutable cenſure que celle de l'ancienne comédie grecque. Le citoyen qu'elle dévouoit à la risée publique étoit exposé en plein théâtre, sous ſon nom, sous ſes habits, sous un maſque reſsemblant à ſes traits. Cette liberté pouvoit être utile dans un petit état où les mœurs publiques étoient encore honnêtes : elle prévenoit, par la crainte de la honte, les fautes que les loix auroient punies, & celles qu'elles n'auroient pu venger : elle

indiquoit à la patrie les ſujets qu'elle devoit redouter ; baffoués par leurs concitoyens réunis, ils ne pouvoient plus être dangereux.

Mais quand les mœurs ſe furent généralement corrompues, quand les généraux, les magiſtrats, les orateurs, les prêtres, les ſophiſtes, furent devenus des ſujets de comédie, cette même liberté fut regardée comme une licence dangereuſe qui répandoit l'inquiétude & la défiance dans tous les eſprits. La plaie, trop envenimée, ne pouvoit plus être montrée ſans faire horreur. On vit naître alors la comédie nouvelle, qui garda le ſilence ſur les vices,

reſpecta les perſonnes, & ſe contenta de peindre les ridicules. Ariſtophane avoit été le prince de l'ancienne comédie; Ménandre le fut de la nouvelle.

Il floriſſoit vers la cent quinzieme olympiade, environ 318 ans avant notre ere. Né à Athenes, éleve de Théophraſte pour la philoſophie, il le fut du poète comique Alexis pour l'art du théâtre. Il compoſa plus de cent comédies dont il ne reſte que des fragments, & remporta pluſieurs fois le prix des jeux ſcéniques. Le grand nombre d'ouvrages que produiſoient les anciens poètes dramatiques ſemble prouver

que l'art étoit moins difficile alors qu'il ne l'eſt aujourd'hui, & ſurtout que le méchaniſme de la verſification grecque étoit plus aisé que le nôtre.

Ménandre n'eut point de rivaux pour l'élégance & la pureté du ſtyle. Ses ennemis lui reprocherent de nombreux plagiats; mais il n'eſt pas vrai qu'il ait volé ſes prédéceſseurs s'il a ſu les embellir.

Ce n'eſt pas une foible gloire, dit Horace, de plaire aux chefs des nations : Ménandre eut cet honneur; il mérita l'eſtime & l'amitié du roi de Macédoine, & de Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte.

L'antiquité a conſervé long-temps les lettres qu'il avoit écrites à ce dernier prince. Il avoit laiſſé quelques autres ouvrages en proſe que le temps n'a pas plus reſpectés que ſes vers.

Il n'étoit âgé que de cinquante-deux ans quand il ſe noya en ſe baignant dans le Pirée. On lui éleva près du rivage un tombeau qu'on montroit encore aux voyageurs dans le temps de Pauſanias (1).

(1) Dans le second ſiecle de notre ere, environ cinq ſiecles après la mort de Ménandre.







